

Une imprimerie chinoise à Genève: François Turrettini (1845-1908)

Autor(en): **Bouvier, Auguste**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Stultifera navis : Mitteilungsblatt der Schweizerischen Bibliophilen-Gesellschaft = bulletin de la Société Suisse des Bibliophiles**

Band (Jahr): **6 (1949)**

Heft 1-2

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-387619>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Mesdames et Messieurs,

Pour les Genevois d'il y a quarante ou cinquante ans, et surtout pour ceux de ma génération, quand nous étions enfants, Monsieur Tschin-Ta-Ni présentait une des silhouettes les plus pittoresques de notre cité. Pensez-donc, un vrai Chinois, dont le magasin de thé, sis au cœur de la vieille ville, exerçait une attraction particulière, car la haute société, exigeante à Genève sur ce chapitre, y trouvait les thés les meilleurs, allant de *l'Orange Pekoe* jusqu'au *Thé des caravanes*, et nous, les petits, les collégiens, des tresses de sequins, des boîtes et des bols de laque, des timbres plus ou moins authentiques, des bâtonnets d'encens, des fleurs merveilleuses qui s'ouvraient dans l'eau... Enfin, la boutique elle-même, avec son parfum, son enseigne en caractères chinois. J'ignore cette langue, et je ne sais trop ce qu'on y avait écrit. On raconte que dans un magasin de thé analogue, à Paris ou à Munich, une traduction exacte avait révélé que l'enseigne était conçue en ces termes: «thé ayant déjà servi trois fois, juste assez bon pour ces chiens de chrétiens.»

Mais revenons à notre brave Tschin-Ta-Ni, incapable d'une pareille noirceur. Comment cet authentique Fils du Ciel s'était-il égaré dans notre bonne ville et y avait-il ouvert son commerce?

A vrai dire, la plupart de nos concitoyens ignorent aujourd'hui que Monsieur Tschin-Ta-Ni n'avait pas toujours vendu du thé. Son histoire est plus romanesque. Une dame charitable, amie de François Turrettini, avait remarqué dans une troupe d'acrobates chinois un jeune homme d'aspect assez pitoyable. C'était Tschin-Ta-Ni. Elle avait recommandé à Turrettini son protégé dans l'espoir qu'il pourrait l'occuper et collaborer à sa conversion au christianisme. Turrettini le fit venir à Genève, l'engagea comme apprenti dans son imprimerie et le forma lui-même avec beaucoup de soin. Tout cela est un peu oublié, mais n'est point indifférent pour l'histoire typographique de notre pays, ni pour celle des études orientales.

C'est de cette imprimerie, Mesdames et Messieurs, de son fondateur, des ouvrages sortis de ses presses que je voudrais vous entretenir aujourd'hui.

¹ Communication faite à l'Assemblée générale de la Société suisse des Bibliophiles du 17 et 18 octobre 1948 à Einsiedeln.

François Turrettini, né en 1845 à Genève et mort en 1908, appartenait à une famille de vieille noblesse italienne réfugiée à Genève pour cause de religion depuis la fin du XVI^e siècle. Il fit de fortes études philologiques à l'Académie de cette ville et il les continua à Rome. Déjà, il éprouvait une particulière délection pour les langues orientales; il rencontra un missionnaire, le P. Guriel, linguiste remarquable, interprète pour l'Extrême-Orient auprès du Saint-Siège, et sous la conduite de ce maître, se mit avec enthousiasme à l'étude du chinois qu'il apprit avec une étonnante aisance. Puis il se rendit à Paris, où il fut l'élève du célèbre sinologue Stanislas Julien, fit de rapides progrès et acquit une connaissance approfondie du mandchou, du mongol et du japonais. De retour à Genève, Turrettini fonda pour la publication de mémoires (textes originaux, traductions et études), une imprimerie chinoise qu'il installa dans sa maison de la rue de l'Hôtel-de-Ville, ce chef-d'œuvre de l'archi-



Fig. 1. Maison Turrettini à Genève, où était installée l'imprimerie chinoise

teature de la Renaissance, et que sa famille possède et habite encore aujourd'hui depuis le commencement du XVII^e siècle. C'est à cette époque sans doute qu'il a engagé le typographe chinois dont nous parlions.

On est rarement prophète dans son pays, surtout quand on s'occupe de chinois entre Salève et Jura. Aussi Fr. Turretini était-il plus connu et apprécié à l'étranger que chez nous. Il prit une part active, entr'autres, au Congrès des Orientalistes de 1894. Ses travaux d'érudition lui ont valu une certaine notoriété, et l'un des orientalistes les plus distingués de France, sinologue lui-même, M. H. Cordier, dans son étude sur la *Participation des Suisses dans les études relatives à l'Extrême-Orient* faisait remarquer avec raison que «si l'on peut imprimer le chinois à Genève, c'est à Fr. Turretini qu'on le doit».

J'en arrive, Mesdames et Messieurs, à ce qui peut offrir quelque intérêt pour des bibliophiles, aux ouvrages sortis des presses chinoises de la rue de l'Hôtel-de-Ville. Il s'agit notamment de deux collections, de deux recueils: *l'Atsume Gusa* (Herbes rassemblées) et le *Ban-Zai-Sau* (Herbes cueillies sur le soir) qui contiennent, je l'ai dit, des textes originaux, des traductions, des études critiques et historiques. Parmi les plus importants, je citerai le *Si-Siang-Ki*, ou histoire des familles d'Occident, traduit du chinois par St. Julien, avec notes et texte en regard, *l'Ethnographie des peuples étrangers*, par Ma-Touan-Lin, traduit par le marquis d'Hervey St-Denis, le fameux recueil de phrases en trois mots, le *San-Tsen-King*, «bien connu de tous ceux qui s'occupent de sinologie», le *San-Ze-King*, ou phrases de trois caractères, en chinois, avec les versions japonaise, mandchoue et mongole, et l'explication de tous les mots par Fr. Turretini, enfin une monographie capitale, *l'Empire japonais*, par L. Metchnikoff, un autre orientaliste établi en Suisse à l'époque, et de l'avis de Cordier «un des ouvrages les plus intéressants écrit sur le Japon».

Mesdames et Messieurs, ces deux recueils sont devenus assez rares sur le marché des livres. Ils ont paru entre 1873 et 1894 (?), en livraisons, dans un ordre plutôt compliqué qui nécessite des explications logées sur les couvertures vertes qui les enveloppent. Le prix était à l'époque de Fr. 24.- par vol. de 40 feuilles pour *l'Atsume Gusa* (in-4) et de Fr. 20.- pour le *Ban-Zai-Sau*. Le texte est composé en caractères latins anciens et modernes, et avec les types chinois acquis par

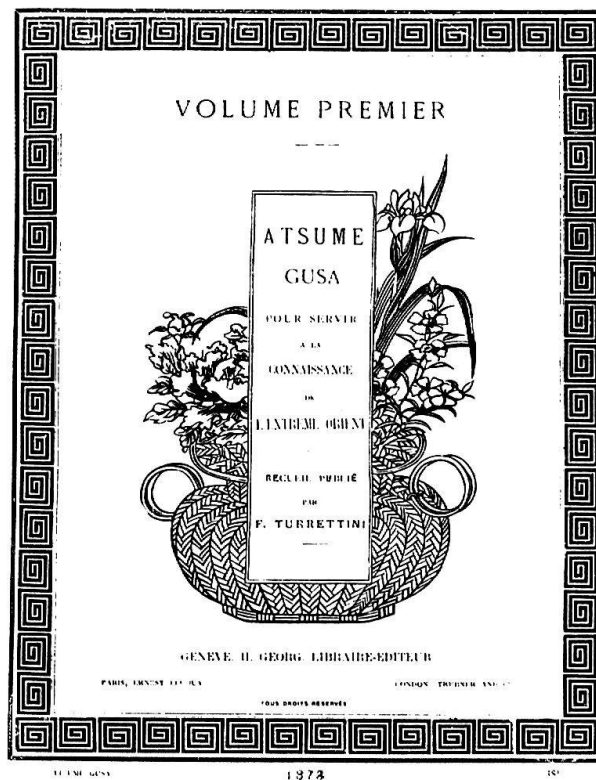


Fig. 2. *Atsume Gusa*, tome I (titre)

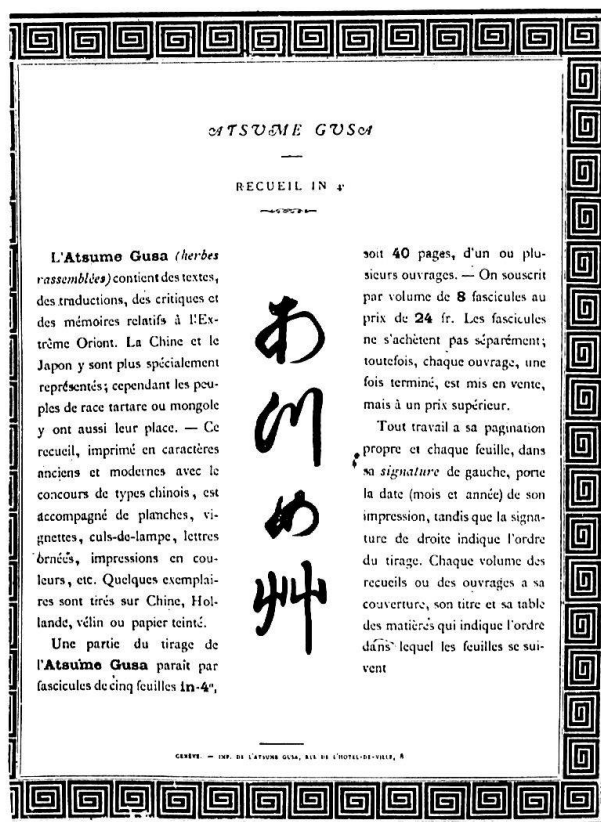


Fig. 3. *Atsume Gusa*. Verso de la couverture (remarquer la mention de l'imprimerie de la rue de l'Hôtel-de-Ville)

Turretini. Il est accompagné de planches, de vignettes, de cartouches souvent en couleurs, de lettres ornées, de cartes lithographiées à Genève. D'après les indications données sur les couvertures, il existerait quelques exemplaires sur Chine, sur Hollande, sur vélin, ou papier teinté. Certains textes chinois sont imprimés en bleu. On se représente aisément les difficultés techniques qu'a dû surmonter Turretini et son ouvrier chinois, avec l'aide d'autres imprimeurs genevois, pour mettre sur pied ces impressions avec leur typographie compliquée, leur appareil critique et polyglotte. On en voudrait savoir davantage là-dessus, mais les matériaux de travail de Turretini, et les archives de l'imprimerie ont disparu. A partir de 1895, l'activité de l'imprimerie chinoise est arrêtée. Des correspondances dispersées par des héritages et passées au delà de nos frontières, peut-être détruites, il ne reste que des copies de lettres presque illisibles, des documents épars, recueillis *in extremis* par nos *Archives d'Etat* dans une vente aux enchères. Mais, et voilà qui est capital, me semble-t-il, les caractères d'imprimerie chinois eux-mêmes ont été conservés, grâce à l'initiative du maître imprimeur genevois Albert Kundig, qui s'en est rendu acquéreur, sentant bien qu'il y avait là, du point de vue typographique, un sauvetage à opérer. Monsieur Kundig a fait faire, en trois exemplaires un catalogue spécimen de ces caractères; il a bien voulu en tirer une page spéciale à notre intention.

Mesdames et Messieurs, permettez-moi pour terminer, de revenir à Fr. Turretini, créateur de l'imprimerie chinoise à Genève et de considérer son histoire sous un aspect humain. Je m'étonnais de ce qu'elle était tombée depuis une quarantaine d'années dans un relatif oubli. Il semble par ailleurs que vers la fin de sa vie, Turretini ait

abandonné ses travaux d'orientaliste, ou en tout cas son entreprise d'imprimerie. C'est ce qui explique peut-être la disparition des documents mentionnés il y a quelques instants. Mais le secret de cette vie – un de ses neveux (qui m'a d'ailleurs procuré sur son oncle maint renseignement original dont je ne puis faire état ici) me l'a révélé, avec d'autres renseignements précieux –, c'est celui d'une vocation contrariée.

Le père de François, le procureur général W. Turretini, homme droit, magistrat intègre, connu pour ses démêlés avec le gouvernement radical, et probablement de caractère assez conformiste, et sa famille ont eu beaucoup de peine à admettre les dons incontestables de linguiste et de sinologue de leur fils et parent. Sans doute lui a-t-on dit: «Quelle idée de faire du chinois; le chinois, ça ne mène à rien.» On aurait préféré qu'il entrât dans la banque ou la magistrature. On n'a pas pris, je suppose, sa vocation au sérieux. Puis on a souri, on a considéré son imprimerie comme le passe-temps inoffensif d'un original, et comme on aime à Genève les surnoms, on l'a appelé jusqu'à la fin de ses jours *Turretini le Chinois*. Fr. Turretini, nature sensible, ne se sentant pas encouragé ou apprécié par ses concitoyens comme il l'était par ses collègues de l'étranger, a dû en souffrir. Il y a quelque chose de mélancolique dans cette carrière qui n'a pas pu se développer pleinement, dans la disparition sans lendemain de l'entreprise de Turretini. Il est donc légitime de rappeler la mémoire de ce savant modeste qui mérite de prendre place dans cette lignée d'orientalistes genevois du Proche, du Moyen, et pour quelques-uns, plus rares, de l'Extrême-Orient qui ont nom Fr. Soret, Léopold de Saussure, Ed. Naville, Lucien Gautier, Max van Berchem, Alfred Boissier. J'ai dit.

Albert Skira | Histoire d'un livre
Florilège des amours de Ronsard par Henri Matisse¹

En automne 1941 à Cimiez. Henri Matisse se rétablissait lentement de la grave opération qu'il venait de subir à Lyon, et c'est au cours d'une visite que je lui fis à cette époque qu'il me parla d'un projet auquel il pensait souvent: illustrer un choix des Amours de Ronsard.

Ce choix, Matisse l'avait fait depuis longtemps. Peu à peu, le peintre compose ce merveilleux florilège, fruit de sa sensibilité et il

¹ Sur l'initiative de notre membre, M. E. Bollinger à Bienne, M. Victor Thomas, Directeur de la «France graphique» à Paris, a bien voulu nous permettre de reproduire le présent article paru récemment dans sa belle revue.